

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Du politique

L'Affrontement d'Henri Lamoureux et Le Pique-nique sur l'Acropole de Lourky Bersianik

Henri Lamoureux, *L'Affrontement*, Éditions du Jour, Montréal, Coll. Le Petit Jour, 231 p.

Le Pique-nique sur l'Acropole (Eaux fortes et tailles douces de Jean Letarte), VLB éditeur, Montréal, 242 p.

André Vanasse

Number 17, Spring 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1980). Review of [Du politique : l'Affrontement d'Henri Lamoureux et Le Pique-nique sur l'Acropole de Lourky Bersianik / Henri Lamoureux, *L'Affrontement*, Éditions du Jour, Montréal, Coll. Le Petit Jour, 231 p. / *Le Pique-nique sur l'Acropole (Eaux fortes et tailles douces de Jean Letarte)*, VLB éditeur, Montréal, 242 p.] *Lettres québécoises*, (17), 18–22.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Roman II

DU POLITIQUE

L'Affrontement d'Henri Lamoureux et Le Pique-nique sur l'Acropole de Louky Bersianik

Au Québec on est saisi ces temps-ci d'une frénésie de la publication qui exigerait que *Lettres québécoises* se transformât illico en une revue mensuelle. Beaucoup le souhaitent mais pas le Conseil des Arts qui, supportant assez mal merci notre présence trimestrielle, se sentirait à coup sûr débordé par une parution mensuelle. Or, comme la revue ne tient pas à couler à pic, nous maintenons donc la formule actuelle avec le résultat que les romans me glissent des mains sans que j'en puisse dire le moindre mot. À preuve, consultez notre nouvelle rubrique « livres reçus ». Vous constaterez que la section « romans » y occupe une large place et que, parmi les titres reçus, un certain nombre d'entre eux mériteraient un commentaire.

Du reste, pour palier à cette carence Adrien Thério a donné plus de place à sa rubrique « À retenir pour vos lectures » mais cela ne suffit pas. Voilà pourquoi je me fais un devoir de commenter deux livres cette fois-ci, sachant très bien que j'aurais dû en retenir trois ou quatre.

Quant au choix, je dirai d'emblée qu'il est contestable. Pourquoi avoir choisi Henri Lamoureux et Louky Bersianik plutôt que Monique Larue ou Madeleine Ouellette-Michalska ? Peut-être parce que j'aurais dit de leur dernier roman, dont l'intérêt est indéniable, plus de mal que de bien. De même j'aurais pu faire des compliments à Jean-Marie Poupart, Dominique Blondeau, Jacques Renaud. Il se trouve simplement que l'étrange conjonction des deux livres que j'ai choisis me plaît infiniment.

Car peut-on imaginer deux publications aussi opposées. La première, *L'Affrontement*¹ de Lamoureux se présente en tenue de livre de poche, dont la qualité du papier laisse à désirer. À noter que Stanké (collection 10/10) ou Le Cercle du livre de France (collection CLF poche) ne font pas mieux que les éditions du jour. Ils utilisent ce papier brouillon du temps de notre enfance qui attire inconsciemment notre mépris. On n'y peut rien semble-t-il. Ainsi le veulent les règles de l'économie. On se console donc en constatant que la reliure tient au moins le coup contrairement à celle de *La Cohorte fictive* de Monique Larue, roman publié aux éditions de



l'Étincelle et vendu 7\$ l'exemplaire, dont la première section a très tôt cédé sous l'impulsion de mon délicat doigté.

À l'opposé *Le Pique-nique sur l'Acropole*² de Louky Bersianik. Un livre d'une beauté remarquable publié bien évidemment chez VLB éditeur. À mon avis l'un des plus beaux de la collection. À cause sans doute des « eaux-fortes et tailles-douces » de Jean Letarte. Chose certaine, on plonge avec volupté dans ce livre. Et même si le mâle lecteur a droit à un avertissement le priant de ne pas se formaliser s'il n'a pas été invité à ce pique-nique, il y trouve quand même sa jouissance : le voir et le toucher compensent largement le manque à goûter (après tout ce ne sont que des sandwiches, non ?).

Incommensurable donc, l'écart entre les deux livres. Pourtant l'un et l'autre traitent du politique. Chacun à sa façon bien entendu. L'un dans la veine marxiste. L'autre dans celle du féminisme. Les deux avec intelligence et originalité. Ce n'est pas fréquent.

L'AFFRONTMENT d'HENRI LAMOUREUX

Je serais prêt à parier ma carte de syndiqué que la quasi totalité des lecteurs de cette chronique a été impliquée, peu importe de quel bord, dans l'une des multiples grèves qui ont frappé le Québec. Pari facile, faut-il le dire, puisque la province entière s'engluait dans d'interminables grèves depuis quinze ans. D'ailleurs cette activité fait partie de la formation autant du col bleu que du col blanc. Il s'agit là d'une sorte de rite initiatique excitant mais qui comporte ses désagréments. J'en sais quelque chose moi qui ai été impliqué dans neuf conflits depuis l'ouverture de l'UQAM. Il faut battre le pavé, pancarte à la main, pendant quatre mois pour être persuadé qu'une grève ne ressemble en rien à une partie de plaisir. Ce serait plutôt le contraire.

Étonnant que depuis le temps que le phénomène se produit, personne n'ait

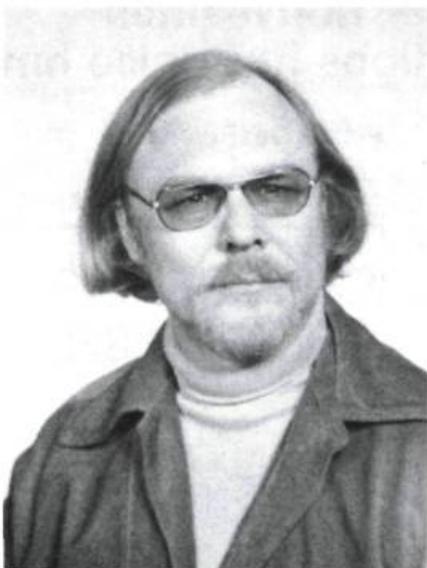
réussi à produire un roman autour de cet événement. Michel Van Schendel (*Veiller, ne plus veiller*, édition du Noroît) s'y est essayé en poésie mais à ma connaissance il faut remonter jusqu'à Jean-Jules Richard (*Le feu dans l'amiante*, 1956) pour retrouver un récit qui traite d'un bout à l'autre d'un conflit ouvrier.

Pour parler franc, je dirai que Henri Lamoureux n'a rien à envier à Jean-Jules Richard. *Le feu dans l'amiante* se cherchait une voix. Une voix qui fasse prolétaire. Mais elle sonne creux. Le pseudo langage parlé agace à la longue et nuit à notre plaisir. On s'y sent mal à l'aise. De la même façon (mais à l'inverse) que devant le Québécois qui se dote artificiellement d'un accent parisien. Le ton est faux et nous porte à croire à l'insincérité de celui qui s'adresse à nous.

Henri Lamoureux a décidé de régler le problème en atténuant au maximum les niveaux de langage. Cela donne une langue neutre avec juste ce qu'il faut d'expressions typiques pour que les lois de la vraisemblance n'en soient pas affectées. Ajoutons que le héros, Charles Kovack, est un Juif hongrois manipulant d'autant mieux la langue française qu'il a étudié la sociologie dans une université québécoise. En sa présence le langage s'élève d'un cran c'est-à-dire suffisamment haut pour que la parole ne s'écorce pas vive. Par mesure de prudence, Lamoureux a évité comme un piège toute forme de contractions (par exemple « J'peux pas ») qui aurait pu facilement le faire glisser sur la pente du joul. Pour ma part je trouve qu'il s'agit là d'une solution tout à fait valable. L'écriture s'efface au profit du contenu. Elle ne cherche pas à prendre toute la place inutilement.

L'inconvénient bien sûr c'est que cette écriture blanche et lisse ennuie à la longue. Lamoureux ne prend pas de risques. Il nivelle son texte autant dans le commentaire que dans le dialogue. On se prend alors à regretter les premières lignes du texte qui, elles, avaient emprunté à Zola-le-grand son « animalisme » si particulier. L'usine comme une bête :

La longue plainte s'étira dans le froid.



La bête criait comme chaque jour elle le faisait à midi et à cinq heures. Mais cette fois-ci, c'était un cri d'agonie, un râle venant du fond des entrailles d'un monstre. Tous s'arrêtèrent. Un silence quasi total s'abattit sur l'usine. Les hommes se regardaient, s'interrogeaient du regard. Ils n'osaient se retourner de peur que l'horrible chose ne se soit produite derrière eux.

Soudain tout éclata.

Au début, ce ne fut qu'un murmure ; comme une mince lézarde au ventre d'un barrage. Puis, un concert de cris et d'interjections. La digue s'ouvrit enfin, libérant un torrent de paroles incohérentes débitées en phrases courtes, hachées.

Phrases hachées comme le corps de l'ouvrier, « magma infect, mélange de tripes et d'excréments liés par un sang noir » que vient d'avalier cette horrible bête-machine.

C'est d'ailleurs cet acte de cannibalisme qui déclenche la colère de tous les ouvriers et les entraîne dans cette grève illégale. Mais très tôt la bête redevient usine et le maître, un détestable capitaliste. La métaphore s'annule au profit du vraisemblable.

Ainsi, empruntant au marxisme son schéma d'analyses, Lamoureux nous décrit l'événement dans une perspective de lutte de classes. Non seulement le patron devient-il le criminel à abattre mais les dirigeants syndicaux eux-mêmes sont frappés de suspicion : ils font

partie de l'engeance de ceux qui pactisent avec le pouvoir en place et cherchent leur profit sur le dos des ouvriers.

Kovack, communiste et partisan de la ligue dure, réussit à entraîner avec lui un groupe d'inconditionnels qui renversent le rapport de force et provoquent, au grand désarroi de la direction syndicale, cette grève sauvage et illégale que nous décrit *L'Affrontement*.

Le tout est mené de main de maître. Lamoureux connaît bien les mécanismes de la grève. Il a surtout compris qu'elle se joue toujours sur deux fronts avec autant d'inouïe violence : au travail comme au foyer. Car à moins d'être lié, comme Kovack, à une personne qui partage les mêmes opinions politiques que lui, la grève s'installe toujours comme un virus destructeur dans la cellule familiale. Il y fait son ravage détruisant l'économie (dans les deux sens du terme) du couple. C'est du reste parce qu'il en sait les effets corrosifs que Kovack accepte de collaborer avec le vicaire de la paroisse pour tenter d'impliquer les femmes dans le conflit. Ce sera malheureusement peine perdue. Sans doute parce que la plupart des hommes pensent comme Pierre Gauvreau, un des leaders du groupe qui, blessé par les critiques de sa femme, lui lance avec mépris, lui qui pourtant l'avait toujours respectée : « Tu ne comprendras jamais rien. Vous êtes toutes comme ça, les femmes (p. 79) ».

À l'instar de Pierre Gauvreau, les ouvriers perdront le soutien des femmes. Cela n'est pas dit expressément dans le texte mais la disparition du vicaire comme figure de proue dans le roman le laisse bien entendre. Dès lors la machine patronale peut prendre sa vitesse de croisière : provocations, arrestations puis finalement la bombe que fait malhonnêtement déposer aux abords de l'usine Jeff Cohen le négociateur patronal et qui rendra infirme et aveugle Éric le jeune ouvrier, auront raison du moral des syndiqués en révolte et les obligeront à voter le retour au travail.

La grève aura donc suivi le pattern connu autant des syndiqués que des patrons. Elle nous est décrite dans *L'Affrontement* avec minutie mais aussi en tenant compte du drame humain qu'elle génère. C'est là précisément la

force de frappe de ce roman. Car une grève est à la fois une mécanique et un déchirement. Lamoureux l'a parfaitement compris. Il en rend compte en présentant les deux faces de la médaille. On peut seulement s'étonner de la naïveté qu'il entretient à l'égard des appartenances politiques de Kovack. Voilà un communiste que je ne reconnais pas. Bizarre qu'il ne reçoive aucune directive de son parti et qu'il n'entretienne aucune véritable relation avec des cellules communistes. Étrange qu'il respecte à ce point la démocratie et les règles du jeu qu'il en devienne moins radical que ses propres camarades.

Pourquoi ne parle-t-il jamais de la révolution socialiste et de la dictature du prolétariat ? Il condamne les Russes (comment un Hongrois qui a fui Budapest en 1955 pourrait-il faire autrement ?) mais semble ignorer la Chine et la Sainte Albanie.

Cela étonne.

Moi qui ai connu plusieurs membres des groupes marxistes-léninistes, j'avoue que Kovack cadre mal dans le portrait. Il ressemble plus aux socialistes que je fréquente qu'aux marxistes inconditionnels pour qui le renversement du système capitaliste par les forces révolu-

tionnaires a toujours primé sur toute lutte syndicale. De fait le syndicat n'est que le lieu rêvé pour créer des conditions chaotiques propres à faire germer le mouvement révolutionnaire. À ce titre c'est la lutte (et une lutte sans fin) beaucoup plus que le règlement d'un conflit qui importe aux marxistes.

Malgré cet accroc à l'idéologie marxiste, il n'en demeure pas moins que ce roman vaut indéniablement la peine d'être lu. Plusieurs se rappelleront, celui-ci avec douleur, cet autre avec nostalgie, d'une importante époque qui ébranla leur vie.

LE PIQUE-NIQUE SUR L'ACROPOLE

de Louky Bersianik

Vous connaissez les Caryatides ? Un toit leur est tombé sur la tête il y a deux mille ans. Elles le supportent depuis ce temps : hiératiques, figées sur place, elles se sont transformées en colonne de marbre.

Ce sont elles qui symbolisent le statut (la statue ?) de la femme. Pétrifiées, froides et belles, elles se confondent avec leur fonction à la fois utilitaire et esthétique. Les voici à tout jamais prisonnières d'un toit qui les agrippe par les cheveux et qui de surcroît les décoiffe.

À tout jamais ?

Non puisque Louky Bersianik, dans sa grande utopie, a créé la folle Avertine qui, toquée, a décidé de les réveiller. Elle s'accroche donc à l'une des statues, se pend à ses genoux et lui murmure dans son délire amoureux : « Je t'aime ma Géante. Je t'embrasse mon Immense (p. 226) ». Et voici que touchée dans son cœur de marbre, la statue craque de toutes parts et s'éveille à la vie. Un papillon est né.

Le texte est si beau dans sa démesure (l'ubris grec fait-il encore retour ?) que je ne sais plus si on doit lire le livre par le début ou par la fin. La folie amoureuse d'Avertine clôture le livre mais le premier chapitre s'intitule « Le chant des statues vivantes ». Car toutes les femmes se figent comme les Caryatides « Toutes touchantes et de n'être pas



touchées » comme il est dit dès la première ligne du premier chapitre qui se présente comme un poème à la gloire du corps féminin et de l'écriture. Un beau poème en prose qui nous console des plates redites qui ne cessent d'être reprises en chœur depuis que le féminisme s'est inscrit au premier rang du palmarès de la mode. Depuis ce jour, il rend ses tenants répétitifs et arrogants. Or s'il donne du pouvoir, il n'empêche pas pour autant (que non !) l'insignifiance.

Mais à lire Louky Bersianik on en tire la conclusion que l'écriture féminine (et féministe par choix politique) nous apporte indéniablement du nouveau. Ce n'est pas pour rien que *L'Euguélonne* (éd. La Presse) s'est vendu à plus de

quinze mille exemplaires. Louky Bersianik non seulement visait juste *mais surtout disait juste*. Elle le faisait avec humour, intelligence et imagination pour ne pas dire « avec imaginaire ». En outre elle manifestait une évidente maîtrise de l'écriture elle qui, il faut qu'on le sache, écrit depuis toujours.

Pour ma part je considère *Le Pique-nique sur l'Acropole* supérieur à *L'Euguélonne*. Ici l'écriture se révèle plus aérée, moins touffue. Elle évite la surbrisure dans le récit (*L'Euguélonne*, vous vous en souvenez, se composait d'un millier de versets à l'image de la Bible) et concentre plus son mouvement autour d'une idée maîtresse.

Il se peut malgré tout que certains se sentent agressés par les références culturelles de Louky Bersianik (pouvez-vous me dire vite qui sont : Agamemnon, Iphigénie, Xanthippe, Philomèle, Procné, Io, Némésis, Daphné, Poséidon, Déméter, Alphée, Aréthuse ?). Ceux qui ont fait leur classique auront peut-être une puce à l'oreille qui leur chatouillera la mémoire. Les autres risquent d'être quelque peu déroutés. À tous je dis d'utiliser le *Petit Robert 2* et de ne pas se laisser rebuter par la partie intitulée « Premier concerto » (pp. 43 à 83). Il serait dommage que le lecteur fasse marche arrière et ne se jette pas à corps perdu dans le « deuxième concerto », ce texte magnifique qu'elle a nommé « Le dire des sexualités ». Il

constitue le fer de lance de tout le récit. Pour une fois que les hommes ne parlent pas à tort et à travers et que les femmes enfin ne se taisent pas sur ce sujet tabou, il faut en profiter. Tous tant que nous sommes, mâles et femelles, pouvons jouir de cette extraordinaire occasion qui nous est donnée d'entendre les femmes parler en toute liberté de leur sexualité. Le plaisir est d'autant plus grand que Louky Bersianik, profitant sur place de l'enseignement de Platon plutôt que de celui de Socrate, ce drôle d'accoucheur, nous introduit effectivement dans le dialogisme en nous faisant entendre non pas une mais des voix différentes qui expriment des points de vue contradictoires mais pas nécessairement irréconciliables sur le sujet. On passe donc des confessions sur l'auto-érotisme à celles que décrivent les hétérosexuelles autant que les homosexuelles sans pour autant oublier la voix des « plurielles » c'est-à-dire de celles qui sont ouvertes à toutes les jouissances. On dit les choses clairement. On évite de se laisser prendre au piège aseptisant du langage scientifique, celui de l'anatomie ou de la physiologie. On parle plutôt en termes de recherche de la jouissance.

À vrai dire ce livre est un vrai pique-nique. Un fascinant traité de l'hédonisme. À toutes s'ouvrent les portes du plaisir. Une ombre cependant plane sur les ruines de l'Acropole : la clitoridectomie, opération qui consiste à exciser le clitoris des jeunes filles, contre laquelle l'auteur s'élève avec fureur. Voilà un crime que l'on pratique sur des millions de jeunes Africaines et vis-à-vis duquel on ne peut, peu importe notre

Louky Bersianik
Le Pique-nique sur
l'Acropole
Cahiers d'Ancyl
eaux-fortes et tailles-douces
de Jean Letarte



vlb éditeur

respect des autres cultures, rester neutre.

Bien sûr les Occidentales sont, elles aussi, victimes de la clitoridectomie psychique que leur imposent les mâles. Pourtant je ne crois pas, quoiqu'en pense Louky Bersianik, que l'une égale l'autre. Il faut tout de même faire la distinction entre excision réelle et excision symbolique. L'une est irréversible, l'autre pas. Pour ma part je préfère être torturé par ma crainte innée de la castration. Pour en contrer les effets dévastateurs je me battrais contre mes angoisses. Je me défendrai contre ceux ou celles qui cherchent à me castrer. À ceux-là je riposterai comme Noël Audet dans *le Devoir* du 24 novembre dernier (p. III) : « Et à la manière d'autres vivantes, je peux bien aussi revendiquer le droit de porter couilles et de ne pas m'en excuser ». Mais si on me les coupait vrai-

ment, il me semble que je me tairais à tout jamais.

Je ne connais aucun eunuque qui ait fait profession d'écrivain.

Clitoridectomisée, Louky Bersianik n'aurait pu écrire ce traité des jouissances. Elle aurait pleuré toute sa vie comme Adizetu la jeune Africaine de 7 ans que l'on voit en photo dans son livre. Se taire et pleurer. En soi-même. Toute une vie.

Au lieu de quoi, et parce qu'elle est animée d'un espoir qui frôle parfois l'excès (la Caryatide, la TERRIBLE GÉANTE comme elle l'appelle qui s'anime soudain m'effraie autant que les personnages du récit qui la voient venir) Louky Bersianik nous laisse entendre que, pour peu qu'on veuille secouer nos angoisses, un nouvel Eden est à la portée de notre main.

Ah ! si toutes les femmes parlaient ouvertement comme les personnages de ce pique-nique et si les hommes cessaient de se persuader que leur pouvoir tient tout entier au bout de leur baguette magique, que de choses pourraient changer.

Et si le changement se produisait, nous assisterions alors à une sorte de révolution qui ferait crever d'envie tous les marxistes.

C'est ça l'utopie. Il me plaît bien d'en rêver.

André Vanasse

Henri Lamoureux, *L'Affrontement*, Éditions du Jour, Montréal, Coll. Le Petit Jour, 231 p. \$4.50

Le Pique-nique sur l'Acropole (Eaux fortes et tailles douces de Jean Letarte) VLB éditeur, Montréal, 242 p. \$10.95.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse

à commencer avec le numéro

Canada	\$ 8.00
USA	\$ 9.00
Europe	\$12.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$15.00